

deux battants; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait: "Maintenant ils sont à Eyguières,¹² maintenant au Paradou." Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri: "Les voilà!" et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire¹³ de poussière. Toute la route semble marcher avec lui. . . . Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourissons dans les pattes;¹⁴ — les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis¹⁵ roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. . . . Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied: pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle; les poules parlent de passer la nuit! . . . On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne

voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche: le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe: ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

3. LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE.

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit,¹ m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom, comme il est aujourd'hui. Autre temps, il s'y faisait un grand commerce de meunerie,² et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre. . . . Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile³ et le *Dia! hue!*⁴ des

aides-meuniers.⁵ . . . Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat.⁶ Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles.⁷ Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur,⁸ sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre!* ils furent tous obligés de fermer. . . . On ne vit plus venir les petits ânes. . . . Les belles meunières vendirent leurs croix d'or. . . . Plus de⁹ muscat! plus de farandole! . . . Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles. . . . Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces mesures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état.¹⁰ L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. "N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le

mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu. . . ." Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand*¹¹ au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans¹² ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant. . . .

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles*¹³ et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole¹⁴ en lambeaux. . . . Le fait est que le dimanche,¹⁵ lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux;¹⁶ et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre.¹⁷ Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant. . . .

Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vêpres,¹⁸ maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie.

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci,¹⁹ ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: "*Motus!*"²⁰ je travaille pour l'exportation. . . ." Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas. . . .

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère²¹ et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment:

En faisant danser la jeunesse²² avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père.²³ . . . Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à

travers le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat²⁴ maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie. . . . Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour contenir, et laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue. . . . Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père. . . . Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour;²⁵ mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu²⁶ ce qu'il y avait dans ce fameux moulin. . . .

Chose singulière! la chambre de la meule était vide. . . . Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée. . . . On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins. . . . L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon: — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur

du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine. . . .
Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les
minotiers²⁷ leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les
ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils
avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre. . . .
Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur
dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait,
sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait
de froment dans les maisons. . . . Sitôt dit, sitôt fait.
Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut
avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé,
celui-là !

Le moulin était grand ouvert. . . . Devant la porte,
maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête
dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que
pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris
son triste secret.

— Pauvre de moi ! disait-il. Maintenant, je n'ai plus
qu'à mourir. . . . Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par
toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne
véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous
nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps
des meuniers :

— Ohé ! du moulin ! . . . Ohé ! maître Cornille !

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le
beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés. . . .

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du
blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et
pleurant à la fois :

— C'est du blé ! . . . Seigneur Dieu ! . . . Du bon
blé ! . . . Laissez-moi, que je le regarde.²⁸

Puis, se tournant vers nous :

— Ah ! je savais bien que vous me reviendriez. . . .
Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie
donner à manger à mon moulin. . . . Pensez donc ! il y a
si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le
pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant
les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait
et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là,
jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer
d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les
ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour
toujours cette fois. . . . Cornille mort, personne ne prit sa
suite. Que voulez-vous,²⁹ monsieur ! . . . tout a une fin en
ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent
était passé comme celui des coches³⁰ sur le Rhône, des
parlements³¹ et des jaquettes à grandes fleurs.³²

4. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris.

Tu seras bien² toujours le même, mon pauvre Gringoire !
Comment ! on t'offre une place de chroniqueur³ dans
un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb⁴ de refuser.
. . . Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce
pourpoint⁵ troué, ces chausses en déroute, cette face maigre
qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion
des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux
services dans les pages du sire Apollo.⁶ . . . Est-ce que tu
n'as pas honte, à la fin ?